

difficile de maintenir un peu d'ordre dans une action décisive de cavalerie. Eh bien ! jugez un peu de ce qui doit arriver parmi ces gens qui ne savent pas ce que c'est qu'une manœuvre d'ensemble. Plus ils sont nombreux, plus ils se gênent pour le combat. Le premier rang seul compte. Les autres font nombre et ne demandent qu'à s'éclipser.

Puis, le maréchal nous expliqua le thème de la bataille future et la manœuvre sur laquelle il comptait.

— Je présenterai à l'ennemi, nous dit-il, ce que j'appelle ma « tête de porc », mon « losange », aux quatre côtés formés par des bataillons se soutenant mutuellement et prêts à se mettre en carré, pour résister aux charges de cavalerie. Vous, messieurs, vous marcherez à l'intérieur du losange, avec le convoi. Je soutiendrai ainsi le premier choc de l'ennemi. Puis, quand le feu de mon infanterie et de mon artillerie l'aura ébranlé, ce sera votre tour, messieurs les officiers de cavalerie ; je vous lancerai sur lui. Vous serez peut-être ramenés ! Quelle est donc la cavalerie qui peut se vanter de n'avoir jamais été ramenée ? Alors, vous viendrez vous reformer derrière mes bataillons carrés. Je vous lancerai une seconde fois, et cette fois, messieurs, vous ne reviendrez plus.

Je ne puis pas dire quel effet produisirent sur nous ces paroles enflammées. Tout ce que je puis assurer, c'est qu'aujourd'hui, après un demi-siècle, la voix de ce grand homme me semble encore vibrer dans mon oreille, au moment où j'écris.

Le maréchal termina son allocution en nous disant que si, par impossible, notre action ne suffisait pas, il formerait quelques-uns de ses bataillons en colonnes d'attaque et foncerait sur l'ennemi.

Il joignit le geste à la parole, se forma lui-même en colonne d'attaque et fonça sur le groupe qui était devant lui, bousculant le général de Lamoricière, ce qui nous

mit tous en gaieté. Puis, le punch aidant, toute étiquette disparut dans cette masse d'officiers, heureux de se trouver ensemble et d'acclamer d'avance leurs succès futurs.

Je vois encore d'ici un capitaine du 2^e de chasseurs d'Afrique, le capitaine Lecomte. Il voulait à toute force que le maréchal bût un second verre de punch.

— Mais, capitaine Lecomte, je ne veux plus boire, disait Bugeaud.

— Trinquiez toujours, monsieur le maréchal, ripostait Lecomte, je boirai pour vous.

Un type à peu près disparu de l'armée aujourd'hui, que ce Lecomte. Très populaire en Afrique à cause de ses excentricités, brave comme son sabre et adoré de ses hommes. Avec cela, coquet et portant beau, le képi enfoncé sur la nuque et la visière poignardant le ciel, histoire de dissimuler une calvitie complète. Son crâne ressemblait à un œuf d'autruche. Mais, chez lui, le système pileux avait pris sa revanche, avec des sourcils qui ressemblaient à des broussailles épaisses, et une paire de moustaches fauves, monumentales, qui remontaient jusqu'aux oreilles. Quand il avait bu un verre d'absinthe, il devenait fantastique, gagnait sa place au théâtre, en marchant sur les genoux des spectateurs, interrompait la prima donna, au milieu de son grand air, en lui disant : « Ce n'est pas cela, ma fille ; t'es pas dans le ton. Je vais te donner le *la*. » Et il entamait une chanson de son répertoire, qui n'avait rien de commun avec la *Norma*.

Un jour, à Oran, après une de ses frasques, en plein théâtre, le général Thierry le fit arrêter par le major de place, le commandant Filippi, qui, ne sachant où le mettre, l'incarcéra momentanément dans ses bureaux. Là, Lecomte, se trouvant entouré de casiers, poussa cette exclamation : « Voilà maintenant qu'on met un soldat comme moi dans la comptabilité ! »

Et, tranquillement, il prit une bougie pour mettre le feu aux archives de la place. Filippi s'en débarrassa en l'envoyant à l'hôpital.

Le lendemain, Lecomte s'échappa et, tranquille comme Baptiste, il rejoignit son régiment qui était avec nous, au camp de Magrnia, où il nous arriva monté sur son fameux cheval « Biscuit », un gris truité célèbre pour ses qualités exceptionnelles, et que l'administration des haras finit par acheter très cher au capitaine, afin d'en faire un reproducteur hors ligne.

L'autorité supérieure ferma les yeux sur son incartade. Il faut bien passer quelque chose à de pauvres diables qui ne boudent jamais devant le danger, et ne pas trop leur en vouloir quand ils sont aussi gais en garnison qu'ils le seraient devant le trépas.

Nous passâmes donc là une soirée délicieuse, autour de ce bon et illustre maréchal, qui pouvait sans inconvénient se montrer familier avec nous, parce que, sans effort, nous étions tous respectueux et que son abandon ne faisait que surexciter notre déférence.

Le maréchal Bugeaud redoutait si peu les indiscretions que, le lendemain, toute l'armée put le voir et l'entendre dicter, sous un arbre, à son officier d'ordonnance, l'excellent et regretté capitaine Rivet, une lettre au ministre de la guerre, dans laquelle il lui racontait par avance la bataille d'Isly, avec une telle précision que, le soir de l'affaire, sa dépêche officielle aurait pu être formulée ainsi :

« Je n'ai rien à ajouter à ma lettre d'avant-hier. Les choses se sont passées comme je vous l'indiquais. »

Depuis que nous étions à Magrnia, le maréchal envoyait tous les soirs un gros de cavalerie au fourrage. Ces opérations quotidiennes avaient pour but, d'abord, de ramasser de quoi nourrir nos chevaux, et ensuite de détruire les moissons des tribus marocaines de la frontière, qui couvraient l'immense plaine d'Oudjda.

Au début, les Marocains avaient essayé de contrarier ces sorties. Puis ils cessèrent d'y attacher de l'importance et même d'y faire attention.

Le 13 août, dans l'après-midi, le maréchal simula un fourrage. A la nuit tombante, il leva brusquement son camp, rappela ses fourrageurs et, à la tête de toute sa petite armée, se mit en marche vers les Marocains.

A minuit, on fit halte pour se reposer, sans rompre l'ordre de marche.

Tout à coup, au sein du profond silence qui planait sur les troupes endormies, une immense clameur et les cris de : « Aux armes ! » s'élèvent. Et voilà toute la colonne en proie à un désordre qui allait peut-être dégénérer en panique. Pour mon compte, je dormais à poings fermés et ne me réveillai qu'à cheval, sans savoir pourquoi ni comment j'y étais monté.

Mais aussitôt une voix de stentor domine toutes les rumeurs. Elle est entendue de toute l'armée. C'est le maréchal lui-même qui crie : « Couchez-vous ! » Il n'en fallut pas davantage pour nous rendre à tous le calme, la confiance et le repos.

Quelle fut la cause exacte de cette alerte ? Ce fut, suivant les uns, la rentrée d'une patrouille de spahis qu'on prit pour l'avant-garde de l'armée marocaine. Ce fut, suivant les autres, le bruit causé par mon spahi qui s'enfuyait, emmenant avec lui mon cheval de bât, porteur de mes cantines, dans lesquelles se trouvaient la caisse et la comptabilité du régiment.

A la pointe du jour, le 14, la colonne reprit sa marche et arriva au gué de l'Isly, vers huit heures du matin.

A peine en route, le maréchal des logis chargé de la conduite des bagages accourt près de moi : — Mon lieutenant, me dit-il, savez-vous où est votre ordonnance ?

— Non ; comment le saurais-je ?

— C'est qu'il n'est plus dans le convoi. Le spahi aura déserté cette nuit, emmenant votre cheval de bât,

vosre cheval de main, vos cantines et la caisse du régiment.

— Cela ne me regarde pas. Prévenez le capitaine Billioud.

Celui-ci arriva bientôt, avec le commandant Favas, et m'accabla de questions sur l'importance de la somme enlevée, qui ne pouvait être constatée, puisque les pièces de la comptabilité avaient disparu avec elle. Je répondis tranquillement : « J'en suis bien fâché, mais cela ne me regarde pas. Le capitaine m'a pris mon soldat français. Il a désigné lui-même l'indigène qui devait le remplacer. Je l'ai prévenu de ce qui pourrait arriver; je m'en lave les mains. »

L'affaire fit un bruit énorme. Le colonel m'appela et fut exaspéré du calme avec lequel je lui répétais la même antienne. Puis, ce fut le tour du général de Lamoricière. Seulement, lui, il alla droit au fait : — En réalité, combien y avait-il dans la caisse? demanda-t-il. — Mon général, j'ai fait le prêt hier. J'ai fait de nombreuses avances à mes camarades. Il ne restait plus que quatorze cents francs. — Bah! reprit-il, c'est une misère! Les Marocains nous auront remboursé cela, ce soir. En effet, le soir même, il devait m'envoyer les quatorze cents francs, en beaux doublons d'Espagne, plus cent francs pour m'indemniser de la perte de mes effets personnels.

Ce qu'il y a de plus fort, c'est que plus tard, lorsque je rendis mes comptes au trésorier du régiment, à Misserghin, le colonel de Montauban me blâma de ce que la perte n'avait été que de quatorze cents francs, alors qu'elle aurait dû être de trois ou quatre mille francs. Il s'arrêta pourtant net devant ce raisonnement assez simple : « Eh bien, mettons que mon spahi a emporté quatre mille francs ! »

Le soleil était déjà haut sur l'horizon, et nous n'avions pas aperçu encore un Marocain. Nous croyions que le

passage nous serait disputé, car, encaissée entre des berges élevées, la rivière se prêtait admirablement à une défense énergique.

Il n'en fut rien. Un fort détachement marocain vint nous reconnaître. Il se replia devant les balles des chasseurs à pied. Nous passâmes le gué et continuâmes notre chemin.

Enfin, arrivés à un endroit nommé D'jerf-Ackdar, où l'Isly fait un coude prononcé, nous découvrîmes trois grands groupes de tentes, étalant leurs blancheurs sous le soleil et dominées par la tente impériale, celle du « Petit Muley », comme nous disions, établie sur un monticule. Les contingents de milice irrégulière étaient disséminés autour de ces trois camps. C'était l'armée marocaine. Elle comprenait de vingt-cinq à trente mille hommes, chiffre prévu ou plutôt deviné par le maréchal.

Nous vîmes bientôt, de chacun des trois camps, sortir une masse de cavalerie.

Le maréchal Bugeaud fit faire halte un instant, pour rectifier l'ordre de combat que nous avions pris, aussitôt après le passage du gué de l'Isly. C'était la fameuse « tête de porc », un grand losange dessiné par les bataillons d'infanterie, se flanquant de proche en proche et couverts par une ligne de tirailleurs assez largement espacés, mais appuyés sur des pelotons de soutien assez rapprochés.

Les bataillons de gauche étaient commandés par le général Bedeau, ceux de droite par le colonel Pélissier, et la réserve par le vieux colonel Cavaignac, homonyme, mais non parent du colonel Cavaignac des zouaves, le futur Président de la République.

Au centre, l'artillerie et le convoi. Et, de chaque côté du convoi, les vingt escadrons de cavalerie. A droite, la colonne commandée par le colonel Morris se composait des six escadrons de chasseurs d'Afrique,

soutenus par une réserve de quatre escadrons : deux du 2^e de hussards, deux du 1^{er} de chasseurs d'Afrique, sous les ordres du colonel Gagnon, du 2^e de hussards.

La colonne de gauche, commandée par le colonel Yusuf, se composait des six escadrons de spahis, ayant pour réserve quatre escadrons du 4^e de chasseurs d'Afrique, sous les ordres du commandant Crétet.

En quelques instants, l'ordre le plus exact régna dans cet ensemble imposant. Le maréchal, tirant son épée du fourreau, commanda lui-même d'une voix qui nous fit tous tressaillir : « Bataillons ! en avant, marche ! »

Deux musiques d'infanterie, l'une à droite, l'autre à gauche, entamèrent l'air connu : « La victoire est à nous. » Et nous partîmes.

Le bataillon de chasseurs à pied formait l'avant-garde, la pointe du losange. Les Marocains se portèrent d'abord sur lui. Le bataillon s'ouvrit, démasquant le canon de 8 et l'obusier de 24 ; leur tir coupa en quelque sorte en deux les masses de la cavalerie marocaine, dont chaque moitié se rabattit sur les faces du losange, à droite et à gauche, laissant le passage en avant absolument libre.

Le combat devint alors général. Les Marocains chargeaient tout le pourtour de notre forteresse humaine, sans pouvoir pénétrer nulle part. Ils forcèrent la ligne des tirailleurs, mais sans leur causer grand dommage, car ces braves gens se groupaient rapidement à portée de leurs soutiens, et, croisant leur feu avec ceux des bataillons du losange, contribuaient à briser ainsi l'effort, d'ailleurs courageux, de tous ces cavaliers, au milieu desquels les obus de notre artillerie exerçaient de sanglants ravages.

Bientôt, le maréchal jugea que le moment était venu de nous faire donner, et le général de Lamoricière vint lui-même, au grand galop, porter au colonel Yusuf l'ordre de charger.

Bugeaud avait, juste,
60 ans.

Nous étions en double colonne serrée, et sabre en main. Nous partîmes au grand trot, défilant devant le maréchal. Jamais, à Longchamps, ou place du Carrousel, défilé ne fut aussi régulier et aussi brillant que celui-là. Dès que nous eûmes franchi les lignes d'infanterie, Yusuf commanda le déploiement au galop, et les six escadrons de spahis se trouvèrent en ligne, soutenus par quatre escadrons des chasseurs d'Afrique, en colonne serrée.

La manœuvre était belle et bonne.

Nous atteignîmes rapidement, au galop, par un terrain en pente douce, un premier plateau où notre apparition fut saluée par une décharge à mitraille de l'artillerie marocaine, qui nous attendait à bonne portée.

Son tir heureusement avait été mal réglé, et la plupart des projectiles passèrent sur nos têtes. Pourtant, trois hommes de l'escadron furent atteints mortellement, et, parmi eux, l'officier indigène qui commandait le peloton placé à droite du mien. Il s'appelait Bou-Schakor. Il fut traversé de part en part par un biscaien, qui entra sous l'aisselle droite et sortit sous l'aisselle gauche. Je l'aimais et le regrettai beaucoup. D'ailleurs, cette décharge d'artillerie ne ralentit pas notre mouvement, et nous allions tomber sur le camp marocain, qui n'était plus séparé de nous que par un petit vallonnet, lorsque le colonel Yusuf se vit menacé par une masse de cavalerie, qui arrivait grand train sur notre flanc droit. Il commanda rapidement un changement de front à droite. Le mouvement fut exécuté par les trois premiers escadrons, qui se lancèrent de front sur la cavalerie marocaine, prise elle-même en flanc par trois escadrons du 2^e de chasseurs d'Afrique, menés par le colonel Morris.

Elle n'attendit pas la rencontre pour s'enfuir dans le plus complet désordre. Cela se passe toujours ainsi. Jamais deux troupes de cavalerie ne s'abordent, à la

Charge de Yusuf



charge. L'une des deux est toujours rompue avant que le choc ne se produise, comme si elle éclatait sous la puissance irrésistible de l'air comprimé. C'est toujours celle des deux troupes qui a le moins de moral et qui a été le moins énergiquement conduite qui est mise en fuite.

Aussi, ce qu'on appelle la « charge alignée » n'est guère autre chose qu'une vaine démonstration. La charge à outrance, à l'allure la plus rapide des meilleurs chevaux, a toujours eu, et aura toujours, les plus grandes chances de succès.

Pendant que les trois escadrons de droite se rabattaient sur les Marocains, les trois escadrons de gauche s'arrêtaient, un peu indécis, sous le feu de l'artillerie, mon capitaine commandant ayant mal entendu, ou ayant mal compris l'ordre du colonel. Cette faute fut vite réparée par le commandant d'Allonville qui, se mettant à la tête des trois escadrons, nous lança en avant, en nous donnant pour point de direction la tente impériale elle-même.

Pendant cette seconde course, j'ai pu me rendre compte des terribles effets de la lance, lorsqu'elle est bien maniée. L'infanterie marocaine, si on peut donner ce nom aux gens de pied qui combattaient sans la moindre instruction, était sortie confusément de son camp. Surprise, elle fuyait éperdue devant notre charge, sans avoir l'idée de se mettre en défense. Le porte-fanion de l'escadron était un brigadier nommé Kéneur, qui sortait d'un régiment de lanciers. Tout en galopant à sa place, il avait mis sa lance en arrêt à la hauteur du poitrail de son cheval, et, sans mouvement apparent, il semblait, à chaque instant, toucher légèrement un Marocain. L'impulsion du cheval suffisait pour rendre le coup mortel. Le fantassin faisait deux ou trois pas en avant, en trébuchant, et tombait pour ne plus se relever.

Au pied de la petite colline qui portait la tente impériale, nous trouvâmes la seule résistance sérieuse de la journée. Autour de la tente, les meilleurs cavaliers marocains s'étaient réunis et dirigeaient sur nous un feu plongeant qui nous incommoda fort. Un jeune sous-lieutenant, M. Damotte, fut tué raide. Un capitaine, M. Offroy, eut la jambe brisée par une balle et mourut peu après du tétanos.

Je reçus presque la même blessure que lui. Seulement, la balle, frappant de biais, contourna l'os de la jambe qu'elle traversa de part en part.

Notre réserve de chasseurs d'Afrique survenant, d'un commun élan, nous enlevâmes définitivement la position. On fit dans le camp marocain un butin immense. La tente impériale fut prise avec toutes les richesses qu'elle contenait, et les survivants de cette époque-là se rappellent encore le succès qu'obtint, à Paris, le parasol du fils de l'empereur du Maroc, que le maréchal Bugeaud y envoya, avec les autres trophées de sa victoire.

Nos adversaires se croyaient tellement sûrs de nous vaincre qu'ils n'avaient pas songé à mettre leur camp à l'abri d'un coup de main. Quand l'arrivée des bataillons d'infanterie eut mis les positions enlevées à l'abri de tout retour offensif, nous nous lançâmes à la poursuite des fuyards. Ils se dispersèrent dans toutes les directions, et bientôt ils eurent complètement disparu.

Alors, il fallut bien songer à me faire panser. Je revins à l'ambulance, qu'on avait établie provisoirement dans les dépendances de la tente impériale.

C'est là que je fis la connaissance d'un jeune et charmant officier d'état-major qui faisait son stage au 32^e de ligne, le lieutenant Faure. Entre lui et moi commença, ce jour-là, une intimité qui s'est poursuivie à travers les péripéties de notre carrière, et qui durera autant que nous. Ce lieutenant d'état-major, devenu

officier général, succéda, comme chef d'état-major général du maréchal de Mac Mahon, au général Colson, tué à Reischoffen, le 6 août 1870.

Ma jambe sommairement pansée, je rentrai à mon escadron. On parlait d'aller signer la paix à Fez même, et je voulais être du voyage. Et puis, par un heureux hasard, quoique je n'eusse que le 28^e rang sur le tableau d'ancienneté, j'étais le plus ancien officier de mon grade présent à la bataille d'Isly, et je ne voulais pas perdre le bénéfice de ce hasard.

On a justement comparé cette bataille d'Isly à celle d'Héliopolis, où Kléber, avec une armée très réduite, défit complètement un ennemi très supérieur en nombre, sans subir plus de pertes que nous en causèrent les Marocains.

Le lendemain, sur le champ de bataille, où les cadavres de l'ennemi commençaient à répandre une puanteur insupportable, nous rendîmes les derniers devoirs aux braves qui avaient succombé. Pour honorer ses morts, le maréchal voulut assister à leurs obsèques.

Il arriva, entouré des principaux officiers de l'armée, et, sur les tombes ouvertes, il prononça une allocution courte, énergique, qui obtint le plus grand succès, quoique, dans sa péroraison, la chaleur de l'improvisation lui eût fait commettre une curieuse erreur. Il s'écria, en parlant de ces braves gens : « Plaignons-les ! mais ne les regrettons pas ! »

Le visage de ses auditeurs traduisit un tel étonnement qu'il se reprit aussitôt et dit : « Regrettons-les ! mais ne les plaignons pas ! »

A la première étape qui suivit la bataille, je compris que jamais ma jambe ne me conduirait jusqu'à Fez. Il me fallut aller à l'ambulance permanente établie à Magnia.

Nous n'avions au régiment, pour médecin, qu'un officier de santé. Il m'avait mal pansé. La blessure s'était enflammée et ma jambe avait enflé. Heureuse-

ment, l'excellent médecin en chef de l'armée, le bon docteur Philippe, vint lui-même changer le pansement et me munit d'une ordonnance détaillée. Je rentrai à Magnia, en cacolet sur un fort mulet du Poitou. Le cacolet se compose de deux litières, accrochées de chaque côté du bât, et dans chacune desquelles est couché un blessé, les pieds du côté de la croupe de l'animal, tenu en main par un soldat. Quand le mulet butte, cela fait très mal au blessé. Mon compagnon de mulet était un pauvre diable de Marocain qu'on avait recueilli, blotti dans un silo, aux trois quarts mort de faim et de soif. Il avait le bras brisé par une balle et atteint de la gangrène, plus un coup de sabre qui lui avait ouvert le dos, d'une épaule à l'autre. On lui avait amputé le bras et, dans sa cervelle de sauvage, il était persuadé qu'on allait le couper en morceaux, en commençant par les membres les plus détériorés. Il fut surpris et ravi des bons soins qu'on lui prodigua.

A Magnia, l'encombrement était excessif et les trois médecins surmenés. Je remplaçai, dans le lit qu'il venait de quitter, le pauvre capitaine Offroy, mort du tétanos, consécutif à la blessure qu'il avait reçue à Isly, et je fus pansé, ou plutôt je me pansai moi-même tant bien que mal. On était un peu dépourvu, et je me rappelle que les malades étaient à peu près exclusivement nourris de pommes de terre frites. Enfin, on nous évacua sur Tlemcen, dans des prolonges du train. Là, on était incontestablement mieux, sans cependant atteindre au confortable. Je fus relégué dans le coin sombre d'une pièce basse et humides, appartenant à une maison mauresque transformée en hôpital, où me découvrit, à sa visite d'inspection, l'intendant : M. de Guiroye. Il me demanda mon nom, qui lui rappela une longue confraternité d'armes avec mon père, dans la Garde, et me fit transporter dans une très belle salle située à l'étage supérieur. On me donna le lit d'un officier qui venait

de quitter l'hôpital, où il avait été traité pour une de ces maladies qui ne proviennent ni des dangers ni des fatigues de la guerre. A sa première visite, le médecin militaire, qui ne s'était pas aperçu de la substitution, passa devant moi, avec distraction et rapidité, en murmurant : « Continuez le même traitement. Frictions mercurielles... — Ah ! mais non ! » m'écriai-je aussitôt, et le bon docteur rit avec moi de sa méprise. Enfin, après un temps qui me parut fort long, je pus rejoindre mon escadron. Rentré à Misserghin, j'y trouvai ma nomination de lieutenant à l'escadron de Médéah, province d'Alger. Ce fut mon dernier et mon plus efficace pansement.

D'ailleurs, une chose m'avait consolé dans mon inaction forcée ; c'est qu'au lieu de poursuivre sa marche à travers le Maroc, l'armée d'Isly avait dû être ramenée à Nemours, sur les bords de la mer, en villégiature sanitaire. C'est là qu'elle apprit, et la nouvelle de la paix conclue entre les gouvernements, due autant à sa victoire qu'aux succès du prince de Joinville à Tanger et à Mogador, et la nouvelle des grandes récompenses accordées à ses chefs.

Le général de Lamoricière, arrivé au sommet de la hiérarchie, recevait une promotion nouvelle dans la Légion d'honneur. Le général Bedeau était nommé lieutenant général et commandant de la province de Constantine. Le colonel des zouaves, Eugène Cavaignac, nommé maréchal de camp, le remplaça à Tlemcen, cédant son régiment au colonel de Ladmirault, et sa subdivision d'Orléansville au colonel de Saint-Arnaud. Un autre Cavaignac, colonel du 32^e de ligne, dut, raconte-t-on, ses étoiles de maréchal de camp à l'homonymie. Il fut remplacé par le brillant colonel Le Flô, dont la politique devait entraver la carrière. Quant au maréchal Bugeaud, il fut créé duc d'Isly.

IX

EN KABYLIE.

Le général Marey-Monge. — A Médéah. — M. de Saint-Amand. — Un petit roman. — Au bague de Toulon. — Fabius Cunctator. — Le capitaine Piat. — Les spahis en régiments. — Sidi-Brahim. — Un Régulus français. — Catastrophe d'Ain-Témouchen. — Un Montmorency arabe. — Au 1^{er} escadron.

Pendant qu'Abd-el-Kader, à la tête de ses cavaliers, côtoyait, sans y prendre part, nos opérations de guerre contre le Maroc, il avait dépêché des émissaires à toutes les sociétés religieuses de l'Algérie qui lui obéissaient, afin de préparer une insurrection générale, pour le cas où nous serions battus. La victoire d'Isly ayant détruit cette hypothèse, l'Émir eût désiré la tranquillité provisoire, mais ses excitations avaient enflammé quelques têtes folles de la Kabylie et, au lendemain de sa victoire, le maréchal Bugeaud apprenait, sans surprise d'ailleurs, que les tribus kabyles menaçaient la Mitidja. Il revint rapidement à Alger, réunit les troupes disponibles et se porta avec elles au col des Beni-Aïcha, à l'extrémité est de la plaine. Là, il débusqua les Kabyles de positions qu'ils jugeaient inexpugnables et les châtia. L'escadron de Médéah, dans lequel j'étais classé comme lieutenant et que je n'avais pas encore rejoint, fit partie de cette expédition.

Les quelques jours que je passai à Oran en conva-